

International Review of Community Development

Revue internationale d'action communautaire

Compte rendu

Claude Martin

Prendre soin. Liens sociaux et médiations institutionnelles
Numéro 28 (68), automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033816ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033816ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, C. (1992). Compte rendu. *International Review of Community Development*, (28), 178-179. <https://doi.org/10.7202/1033816ar>

Clare Ungerson, éd. 1990. *Gender and Caring. Work and Welfare in Britain and Scandinavia*. Harvester Wheatsheaf, 197 pages.

Claude Martin, École nationale de la santé publique, Rennes

Au cœur de l'analyse des politiques sociales contemporaines, en particulier des recherches anglosaxonnes à orientation féministe, on trouve un concept qui n'a curieusement pas son exact équivalent en langue française : le *caring*, mélange subtil de soins et d'affection. Cet ouvrage collectif compare l'état de ces problématiques en Grande-Bretagne et dans les pays scandinaves.

La division sexuelle du travail fait du *caring* une tâche qui incombe presque exclusivement aux femmes. Ainsi en est-il des soins qu'elles prodiguent aussi bien aux enfants en bas âge qu'aux personnes âgées devenues dépendantes. L'enjeu réside dans le fait de ne pas réduire ce *caring* à un devoir, mais de lui reconnaître sa dimension de travail souvent invisible. Jusqu'où peut-on aller dans cette reconnaissance ? Quelle serait l'incidence de la rémunération de telles tâches, ou de leur professionnalisation ? Ne peut-on voir dans le retrait des États providences l'explication de la volonté des gouvernements d'organiser, de rationaliser, voire

de *manager* ces pratiques spontanées, pour en faire un élément de leur planification ? Comment interpréter le développement de cette véritable « industrie du *caring* » — *case managers*, planificateurs sociaux et autres spécialistes du développement communautaire —, dont la contribution se limite à coordonner un travail exclusivement féminin, mal rémunéré et non reconnu comme tel ?

Au-delà des écarts nationaux, l'ensemble des contributions souligne l'interdépendance étroite de la sphère publique des politiques sociales et du monde privé des soins, ou, plus précisément encore, le rôle crucial que jouent les services publics dans la manière dont les femmes vivent et expérimentent le fait d'avoir et d'élever des enfants ou de soigner leurs ascendants. Si, dans le cas de la Grande-Bretagne, la critique porte principalement sur la tendance à faire de la famille le pivot de la production des services, les Scandinaves insistent pour leur part sur les risques de dépendance des femmes à l'égard des politiques de Welfare.

Laura Cardia-Vonèche et Benoit Bastard. 1991. *Les Femmes, le divorce et l'argent*. Genève, Labor et Fides, 96 pages.

Claude Martin, École nationale de la santé publique, Rennes

Ce petit ouvrage constitue la synthèse d'un ensemble de recherches menées par les auteurs sur les effets économiques du divorce pour les femmes. On y apprend comment l'idée selon laquelle les femmes s'appauvrissent à la suite d'un

divorce est « à la fois vraie et partiellement fausse ». D'une part, la baisse sensible des ressources du ménage suite à la désunion (baisse d'autant plus sensible que la femme était inactive) peut être compensée par la suite. D'autre part, les

difficultés économiques provoquées par une rupture ne sont pas vécues comme telles par la femme. Quand certaines soulignent la détérioration de leurs conditions de vie, d'autres insistent sur le fait que leur situation économique n'a guère changé, d'autres encore considèrent que le divorce leur a surtout permis une meilleure maîtrise de leurs ressources. Les femmes développent d'ailleurs différentes stratégies pour faire face à leur nouvelle situation.

Cet ouvrage est également l'occasion d'une comparaison entre la situation éco-

nomique et sociale des familles monoparentales en France, en Grande-Bretagne et en Suisse. On comprend mieux ainsi l'importance de l'activité salariée pour les femmes, et la diversité des politiques sociales à destination des familles monoparentales. Le document s'achève par une tentative de réflexion sur les moyens à mettre en œuvre pour améliorer la situation économique de ces ménages, ou pour anticiper le « risque-divorce ». La lecture de cette analyse claire et accessible permet de comprendre qu'il n'y a pas un divorce, mais des trajectoires de divorcés.

Jean-Claude Kaufmann. 1992. *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*. Nathan, Collection « Essais et recherches », 216 pages.

Claude Martin, École nationale de la santé publique, Rennes

Faire une sociologie du couple par son linge, il fallait y penser ! Mais là ne s'arrêtent pas l'originalité et l'intérêt de cette « ethnographie du détail » proposée par Jean-Claude Kaufmann. Il s'agit aussi d'une sociologie de l'individu au travers de pratiques apparemment triviales. « Faire parler le linge » est une sorte d'alibi, un mode d'accès aux structures sociales incorporées que sont les habitudes, mais aussi aux processus sociaux qui font et refont les normes en matière de division des rôles des sexes. Le couple est lu comme intégration progressive de l'un et de l'autre dans une unité souvent rationalisée, « une fable conjugale » mettant rarement en cause la force des positions et des habitudes acquises. « Chacun reste lui-même », reproduit ses apprentissages du passé, des lignées. Chacun compose avec les contradictions qu'impose la coexistence, des fragments de son identité se trouvant socialisés dans le

conjugal. On comprend mieux ainsi pourquoi l'idéologie égalitariste en matière de division des rôles et des tâches ne parvient pas à révolutionner les pratiques. Avant le mot, il y a le geste, profondément inscrit. Apparemment minuscule, la pratique répétée, cette mémoire incorporée, bouscule les plus grandes idées, telles celle de l'égalité des membres de l'équipe conjugale.

Se tenir au plus près de ce qui ne se raconte pas, de ces petits riens indiscutables, « qui doivent être faits, un point, c'est tout », a nécessité une finesse méthodologique qui n'a probablement d'égale que la méticulosité du maître d'œuvre. Mieux qu'une « sociologie clinique », Kaufmann propose une « sociologie des individus », particulièrement adaptée à des sociétés où le « prêt-à-porter » que fournissait la tradition cède le pas à la « confection sur mesure » des modèles et des références de l'avenir.